

le port de la Vera-Cruz avec un chargement de munitions de guerre que, par suite d'un contrat avec le gouvernement mexicain, il était allé chercher à Londres, n'ayant pu l'effectuer à la Nouvelle-Orléans. L'*Anais* avait déchargé environ 50 tonneaux de sa cargaison, lorsqu'un coup de vent l'a entraînée sur le château de Saint-Jean-d'Uloa où elle s'est échouée. On espère toutefois la sauver ainsi que le reste de son chargement, dans lequel figurent environ cent bonnes caisses de poudre.

*Un porc accusateur.*—Le journal *L'Orientais* contient le paragraphe ci-dessous :—Un vol commis au préjudice d'un des principaux commerçants de notre ville, vient d'être découvert d'une manière assez singulière. Un sac contenant une assez forte somme (1190 fr.), avait été confié à un voiturier qui fait les commissions d'Ilmebont à Ausay. Cet argent disparut sans que le commissionnaire pût expliquer comment cela se faisait ; lorsque huit ou dix jours après, le Dimanche 29 Novembre, on retrouva le sac contenant l'argent, lequel avait été caché dans un tas de fumier : un porc avait en fouillant mis à découvert le sac. Il paraît que le voleur, de peur d'éveiller les soupçons, n'avait pas osé aller reprendre l'argent déposé. Cet homme vient d'être arrêté. Qu'on dise après cela que ces animaux immondes : qu'on regarde avec tant de dégoût de leur vivant, ne sont utiles qu'après leur mort.

*Offrandes Irlandaises.*—On annonce que les quêtes dans les diverses églises catholiques de New-York dimanche dernier, ont produit de 12 à 15 mille dollars. Celle de l'église de St-Peter de Barclay street a produit \$1,300 pour sa part. L'église Française de St. Vincent-de-Paul n'a pas manqué de s'associer à cette bonne œuvre. Le conseil de New-York a voté une offrande de \$3,000. Les sociétés de bienfaisance anglaise, Irlandaise et écossaise, ont renoncé à leur dîner annuel pour déposer le montant de cette économie dans l'urne de la charité.

## LE KNOT.

CHAPITRE 4.

SUITE.

Après avoir tendrement embrassé sa fille, le comte la regarda s'éloigner et la suivit un moment des yeux, comme plongé et absorbé dans ses réflexions. Puis se retournant vers ses amis :

—Il est tems de nous séparer, leur dit-il, et vous pouvez tous vous livrer tranquillement au sommeil. Je vais donner mes ordres à Valentin : le détachement russe, qui se compose, à ce que je viens d'apprendre, d'une quarantaine de cavaliers, sera surveillé de près, et au moindre mouvement, cerné de toutes parts et détruit, s'il fait résistance. Demain sera notre grand jour : et j'espère que les derniers rayons du soleil se réfléchiront sur le drapeau national, glorieusement attaché au sommet de la grande tour. Nous comptons sur vous, mon cher curé, pour célébrer demain, avant l'aube, le saint sacrifice dans la chapelle. Que Dieu veuille sur nous.

Chacun se retira avec le désir de goûter quelque repos pour se préparer aux fatigues et aux périls peut-être du lendemain. Raphaël, cependant, demeurant en arrière, pria le comte de lui accorder quelques momens d'entretien.

—Je suis tout à vous, mon cher ami, répondit le comte en le ramenant près de la cheminée. Je vous écoute.

A la veille des grands événemens qui vont nous réclamer tout entiers, reprit Raphaël avec une émotion qu'il avait grand-peine à contenir, permettez-moi, Monsieur le comte, de vous ouvrir mon cœur : j'ose depuis longtems prétendre à la main de votre fille, quoique je connaisse trop bien, hélas ! et l'inestimable valeur de ce don et l'insuffisance de mon mérite ou de mes droits pour l'obtenir. Encouragé cependant par l'extrême bienveillance que vous avez toujours eue pour moi jusqu'à ce jour, je viens vous demander d'abord si vous pouvez accorder votre approbation à mes vœux, et leur prêter votre appui auprès de celle dont vous êtes le guide et le conseiller ?

—Mon cher Ubinski, s'écria le comte en lui serrant les mains, je vous répondrai avec ma franchise habituelle que je suis ravi de la demande que vous m'adressez, et qu'il ne tiendra pas à moi qu'elle ne soit favorablement accueillie. Oui, je souhaite que vous occupiez dans l'esprit de ma fille la même place que dans le mien, et je bénirai le jour et l'heure où je pourrai vous appeler mon fils.

—Oh ! Monsieur, comment vous témoigner ma reconnaissance ? s'écria Raphaël, en baignant de ses larmes les mains du comte, qu'il pressait dans les siennes.

—Je vais vous le dire, mon cher ami ; en présence des calamités qui se préparent et qui seront la suite inévitable de notre entreprise, j'ai dû faire d'avance le sacrifice absolu de tout ce que je possède et me résigner à toutes les chances d'un avenir chargé d'orages : et je l'ai fait, j'ose le croire, en soldat et en chrétien. Cependant, une pensée m'a toujours préoccupé et toujours poursuivi : indifférent pour moi-même, je suis dévoré d'inquiétudes au sujet de ma fille : que deviendra-t-elle si je succombe ? qui veillera sur elle ; qui la

défendra ; qui se dévouera pour la rendre heureuse ; qui sera digne, qui sera capable de l'aimer comme son vieux père ? Plus noble encore par le cœur que par le sang, plus belle mille fois par les vertus de son âme que par les grâces de sa personne, qui saura tenir à son juste prix ma chère et bien-aimée Rosa ? Eh bien ! malgré nos dissentimens, mon cher Ubinski, je n'ai trouvé que vous dont le cœur fut assez pur, dont l'esprit fut assez élevé pour assurer le bonheur de ma fille. Jugez donc de ma joie en vous voyant venir au devant de mes vœux.

—Oh ! oui, reprit Raphaël avec un transport, j'ose dire (et c'est là mon seul mérite) que je connais toute la valeur du précieux trésor auquel j'aspire ; j'ose dire qu'il me sera toujours cher et sacré, et qu'il n'y aura jamais assez dans mon cœur de respect, d'amour et de dévouement pour lui témoigner l'incomparable estime où je le tiens. Seulement, mon cher monsieur, puis-je espérer d'être accueilli ?...

Raphaël n'en put dire davantage : Son entretien avec Stanislas lui revenait en pensée, et malgré l'appui si paternel du comte, il sentait toutes ses espérances s'évanouir.

—Demain, mon cher Ubinski, reprit le comte avec la même bonté, vous aurez une réponse décisive sur ce point. Car, il est vrai, je dois m'assurer des intentions de ma fille. A demain donc, et jusque-là, comptez sur moi.

Au moment où Raphaël venait de sortir, Casimir entra, et s'approchant mystérieusement de son père :

—Je suis chargé, lui dit-il, d'une négociation auprès de vous, qui vous paraîtra peut-être étrange dans les circonstances actuelles, mais que je dois vous exposer sans retard, ainsi que je l'ai promis. En deux mots, mon père, car nous n'avons pas de tems à perdre en de vaines conversations, mon ami Stanislas vous fait demander, par mon entremise, la main de ma sœur.

—En vérité ! s'écria le comte, aussi embarrassé que surpris de la similitude de ces demandes.

—Mais oui ; mon père : et vous savez aussi bien que moi que Stanislas est un parti considérable par sa famille, sa fortune et ses qualités personnelles.

—Sans doute, reprit le comte, mais juge de mon embarras.

Raphaël, qui sort d'ici, vient de me tenir le même langage.

—En vérité ! fit à son tour le jeune homme.

—Il faut donc que nous fussions un choix : c'est pénible ! mais nous serons peut-être aidés par ta sœur, qui prononcera nécessairement en dernier ressort. En attendant, néanmoins, dis-moi franchement ce que tu en penses : et laissant de côté des affections plus intimes pour l'un ou pour l'autre de ces deux amis, n'examinant devant ta conscience que ce qui peut assurer le bonheur de notre chère Rosa, lequel, de Stanislas ou de Raphaël, aurait-ton suffrage ?

—J'avoue franchement, comme vous me le demandez, mon père, que malgré les brillantes qualités de Stanislas, je lui préférerais le noble et sérieux caractère de Raphaël.

—Tu aimes vraiment ta sœur, Casimir, s'écria le comte en embrassant son fils, et je pense exactement comme toi.

—Cependant, mon père, il faut tout vous dire, ajouta Casimir : en me constituant son ambassadeur et en me donnant mes instructions, Stanislas m'a fait entendre avec toute sorte de voiles et de circonlocutions qu'il avait quelque sujet, très-vague, sans doute, de se croire assez bien placé dans l'estime de ma sœur, et que, assez encouragé de ce côté, c'était surtout votre consentement et votre bienveillance qu'il vous priait de lui accorder.

—Ceci est plus grave, répondit le comte d'un air pensif. Nous verrons. Rosa du reste, ne me cachera pas ses véritables sentiments. Je vais me rendre chez elle. Pour toi, Casimir, tu m'attendras dans mon appartement, où tu coucheras cette nuit. Valentin et son fils, bien armés, garderont notre porte : tous nos gens sont avertis, et au premier signal, ils seront à nos côtés. J'ai dû prendre ces précautions, car sous une forme ou sous une autre, la trahison veille sur nous. Mais notre patriotisme à tous la déjouera. Attends-moi et sois prudent : nous connaissons assez les Russes pour supposer que ta tête est déjà mise à prix, et sans nul doute, à prix d'or.

Le comte traversa lentement le corridor à l'extrémité duquel se trouvait l'appartement de sa fille. Il réfléchissait sur ce qu'il venait d'apprendre et se demandait quelles objections sérieuses il aurait à faire si sa fille lui montrait en effet une préférence décisive pour Stanislas. Il avait depuis longtems remarqué les assiduités de ses deux jeunes amis auprès de Rosa, et depuis longtems il étudiait scrupuleusement les caractères des deux rivaux. Cet examen n'avait pas tourné à l'avantage de Stanislas, car malgré ses beaux dehors, le comte avait pu démêler chez lui une mobilité d'esprit, une vivaci-